

12

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE

PAR

M. LACHELIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 6 mars 1897



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

12

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE

PAR

M. LACHELIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 6 mars 1897



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

INSTITUT.
1897. — 8

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE

PAR

M. LACHELIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 6 mars 1897.

MESSIEURS,

En me donnant ici la place de M. Barthélemy-Saint Hilaire, vous m'avez imposé un devoir envers sa mémoire. Je crains de ne pas pouvoir le remplir d'une manière qui réponde à vos souvenirs et à vos regrets. Vous n'avez pas eu de confrère qui ait siégé plus longtemps parmi vous, que vous ayez mieux connu et, m'a-t-on dit quelquefois, plus aimé. Moins heureux que vous, je ne me suis jamais trouvée en contact avec lui : je ne le connais que par ses écrits et par les témoignages que j'ai pu recueillir sur sa personne et sur sa vie.

Jules Barthélemy-Saint Hilaire est né à Paris, le

19 août 1805. Il descendait d'une honorable famille, qui avait servi l'État dans l'administration. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par une tante qui ne se maria pas et se dévoua entièrement à lui. Il fit la plus grande partie de ses classes à Louis-le-Grand, avec Buloz, dont il devait être, à la *Revue des Deux Mondes*, l'un des premiers collaborateurs. En 1821, il alla faire sa rhétorique à Bourbon, attiré sans doute par la renommée des deux professeurs d'alors, MM. Pierrot et Planche; il y rencontra Sainte-Beuve, qui y était venu, comme vétéran, de Charlemagne. Ses études de collège furent solides et il n'étudia pas seulement au collège : car il avait déjà deux passions qu'il a conservées toute sa vie, celle du travail et celle du savoir. Il s'était lié, à Louis-le-Grand, avec Émile Littré, son aîné de quelques années, mais dont un frère plus jeune était son camarade de classe. Le père de Littré était un helléniste distingué, qui acheva, par ses leçons, de former le futur traducteur d'Aristote en même temps que le futur traducteur d'Hippocrate. Littré était lié lui-même avec Eugène Burnouf, qu'il avait eu, dans toutes ses classes, pour camarade et pour émule. En 1823, Burnouf, âgé de vingt-deux ans, savait déjà le sanscrit; et, pendant cette année et la suivante, il en donna des leçons, tous les dimanches matin, à Littré et à Barthélemy-Saint Hilaire. Lorsque celui-ci, quinze ans plus tard, fut allé rejoindre Burnouf au Collège de France, il se remit à son école et fut à la fois son collègue et son auditeur.

En attendant, il cherchait une carrière et ne songeait pas encore au professorat. Sur la recommandation du père de Littré, il fut admis, en 1825, au ministère des

Finances. Il devait y rester treize ans. Mais ses journées de bureau ne furent probablement que la moindre partie de ses journées de travail. Il se tourna d'abord vers la politique : il en fit, avec l'ardeur et quelquefois avec l'imprudence de la jeunesse, dans le *Globe*, dans le *National* et, à partir de 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais, dès 1832, il avait commencé, peut-être dans le même esprit, un travail d'une portée plus haute et qui, de la politique, le conduisit à la philosophie. Il s'était mis à traduire la *Politique* d'Aristote ; et, séduit par le génie de son auteur, il conçut bientôt l'idée hardie de le traduire tout entier. Deux ans après, la traduction de la *Politique* était finie et attendait un éditeur. On lui conseilla de la présenter à la commission des impressions gratuites de l'Imprimerie royale, et M. Dubois, sous lequel il avait débuté dans le *Globe*, l'adressa à M. Cousin, qui faisait partie de cette commission. Il a raconté lui-même sa première entrevue avec celui qui exerçait alors, sur tout ce qui touchait à la philosophie, un pouvoir souverain. Cette entrevue, qui dura plus d'une heure et qui fut pour lui une sorte d'examen, décida de son avenir. « Dès ce moment », dit-il, « M. Cousin me fut acquis ; et il ne cessa d'avoir les yeux sur moi. » Il poursuivit son entreprise et il achevait de traduire les *Premiers analytiques*, lorsque cette Académie, par une heureuse coïncidence, mit au concours l'étude de l'*Organon*. Il concourut et fut couronné en 1837. Dès l'année suivante, M. Cousin obtint pour lui, au Collège de France, la chaire de philosophie grecque et latine, devenue vacante par la démission de Jouffroy ; et, en 1839, il le fit entrer, à trente-quatre ans, dans votre

section de philosophie, où il fut le successeur de Broussais.

Son enseignement au Collège de France dura dix années, pendant lesquelles il traduisit le reste de l'*Organon* et le *Traité de l'âme*. La politique le ressaisit tout à coup en 1848. Il devint chef du secrétariat du Gouvernement provisoire, représentant du peuple à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative, et se fit remplacer, dans sa chaire, par M. Franck. Le Gouvernement provisoire avait porté une grave atteinte aux droits des professeurs du Collège de France : il obtint de l'Assemblée constituante la réparation du mal commis, et ses collègues reconnaissants le proposèrent, en 1849, au choix du ministre, pour les fonctions d'administrateur. Il ne les exerça pas longtemps. Privé, par le coup d'État, de son mandat législatif, il venait de reprendre son enseignement, lorsqu'il fut mis en demeure, au mois de mai 1852, de prêter serment au nouveau régime. Il répondit que la philosophie lui avait « dès longtemps appris ce qu'il faut préférer, d'une ruine matérielle ou d'une ruine morale ». Il se retira dans une humble maison, à la porte de Meaux ; il y vécut trois ans, pauvre et heureux, partageant ses journées entre la traduction des *Morales* d'Aristote et la culture d'un assez grand jardin, dont les produits prenaient, chaque samedi, le chemin du marché. Il fut arraché à sa retraite par l'amitié de M. de Lesseps, qui le nomma, en 1855, secrétaire général de la compagnie qu'il formait pour le percement de l'isthme de Suez. Il fit même avec lui, en Égypte et dans le désert qui s'étendait alors entre Suez et Péluse, un intéressant voyage, qu'il racontait à mesure dans le *Journal des Débats*. Mais, dès 1858, il résigna ses nouvelles fonctions, pour ne pas

participer à une émission de titres qu'il jugeait illégale, parce qu'elle devançait l'autorisation de la Porte Ottomane. Les onze années qui suivirent furent pour lui à peu près vides d'événements, mais fécondes en travaux de toutes sortes. Il traduisit la *Physique* et les traités qui s'y rattachent ; il étudia tour à tour les origines du Bouddhisme et celles de l'Islamisme ; il publia la traduction en vers de l'*Illiade* et travailla quelque temps à celle de l'*Odyssée*. L'œuvre la plus importante peut-être de cette partie de sa vie est restée inédite : c'est une étude sur *l'État moral de la France*, commencée au mois d'août 1866 et qui aurait dû paraître en 1868. Il avait compris, comme les meilleurs esprits de ce temps, la grave leçon de Sadowa : il sentait que tout, au dedans comme au dehors, nous acheminait vers une catastrophe, mais il croyait que la liberté, rétablie à temps, pouvait encore tout réparer et tout conjurer. L'année 1869 le rendit, et cette fois pour toujours, à la vie publique : il fit partie du dernier Corps législatif de l'Empire, puis, après la guerre, de l'Assemblée nationale et fut élu, par cette assemblée elle-même, sénateur inamovible. Il avait été secrétaire général de la Présidence de la République, lorsque le Président était M. Thiers, et il fut ministre des Affaires étrangères dans le cabinet dirigé, en 1880 et 1881, par M. Jules Ferry. Mais il revint toujours, dès qu'il le put, à Aristote. Ce fut alors qu'il traduisit la *Métaphysique* et les traités d'histoire naturelle. Il trouva aussi le temps de publier, en 1873, ses conseils à la *Démocratie française* et, en 1889, ses vues sur *la Philosophie dans ses rapports avec les Sciences et la Religion*. Les deux derniers volumes de sa traduction

parurent en 1891 et les deux volumes de tables, en 1892. Son monument était achevé, et il y avait travaillé soixante ans.

C'était, autant que j'en puis juger, une nature singulièrement forte, saine et virile, avec un grand fonds de droiture et de bonté.

Très vigoureux et très agile, il aimait les exercices du corps et y excellait. On m'a cité de lui maint exploit en ce genre et je me borne à vous dire qu'on l'a vu, dans sa vieillesse, abattre des arbres, comme M. Gladstone. Il était d'ailleurs adepte fervent de la gymnastique, sur laquelle il a écrit et à laquelle il essaya de convertir M. Cousin, mais sans succès. Né pauvre, habitué dès l'enfance à se contenter de peu et à se suffire à lui-même, il conserva toute sa vie une simplicité d'habitudes qui a fait quelquefois l'étonnement de ses amis.

Son désintéressement était extrême, et je vous en ai déjà donné des preuves. La première chose qu'il fit en entrant à l'Institut, fut de refuser un prix de trois mille francs que l'Académie française allait lui décerner pour sa traduction de la *Politique*. Lorsqu'il crut devoir résigner le secrétariat général de la Compagnie de Suez, il refusa une part de fondateur, que lui offrait, à titre de dédommagement, M. de Lesseps. Il ne voulut être rétribué, ni pour les services qu'il rendit, en 1848, au Gouvernement provisoire, ni pour les fonctions, plus élevées et plus laborieuses, qu'il remplit plus tard auprès de M. Thiers.

Il avait, sous des formes douces et polies, une grande fermeté de caractère. Il dut, comme administrateur du Collège de France, la déployer contre M. Michelet, dont

le cours était devenu, en 1851, un appel aux passions et une cause de désordre. Il l'avertit en particulier, le cita devant l'assemblée des professeurs et lui dit en face : « Je parlerai contre vous, même à la tribune de l'assemblée nationale. » Sa franchise était entière et il ne craignait pas d'avertir ou de reprendre, dans leur intérêt, ceux mêmes qu'il respectait le plus. Il disait, ici même, à M. Cousin : « Platon vaut mieux que M^{me} de Longueville. » Il attachait tant de prix à la sincérité qu'il n'hésita pas à la pratiquer et à la recommander, quand il fut ministre des Affaires étrangères. Il pensait qu'un agent diplomatique ou consulaire peut, à force de véracité, amener ses collègues à s'ouvrir à lui, dans la mesure où il s'ouvre lui-même à eux. Honorable politique et qui ne semble pas lui avoir mal réussi. Quelques jours après sa sortie du ministère, M. de Saint-Vallier, sur le point de quitter lui-même l'ambassade de Berlin, lui écrivait : « Le prince de Bismarck... a tenu à rendre un hommage à la loyauté, à la sécurité confiante des relations, tout le temps où vous avez occupé le ministère et moi, l'ambassade. »

Vous savez combien il a été fidèle et dévoué dans ses amitiés. Il en a eu d'illustres, dont il s'honorait et dans lesquelles il se contentait volontiers du second rang et du second rôle. Presque tous ses livres portent des dédicaces inspirées par l'affection, la reconnaissance ou l'admiration. N'ayant point de foyer, il aimait à s'occuper des enfants de ses amis. Il écrivait dans un journal de voyage, le 19 septembre 1846 : « J'ai répondu ce matin à la fille de Littré, qui m'avait écrit comme elle le fait à Paris tous les mois... De compte fait, c'est le cinquième

ou sixième enfant avec lequel je suis en correspondance. Ils m'écrivent : et je les encourage : souvent je les dirige, quand les parents ont assez de fermeté pour suivre mes conseils. Depuis que je suis sorti de mes classes, je n'ai cessé de faire ce métier presque paternel. C'est une sorte de vocation chez moi : et, avec les années, elle ne se ralentit pas... » Quand ses jeunes amis avaient grandi, il les suivait dans leurs études, qu'il les exhortait toujours à pousser le plus loin possible. Il recommandait aux jeunes gens l'étude du grec et ne la regardait pas comme interdite aux jeunes filles. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'une de ses dernières pensées a été la fondation de bourses triennales, qu'il vous a chargés d'attribuer chaque année à des lauréats des quatre anciens lycées de Paris et du lycée de Versailles.

Il lisait beaucoup et n'oubliait rien de ce qu'il avait lu. Quand on demandait par hasard à M. Thiers une chose qu'il ne savait pas, il renvoyait à Barthélemy-Saint Hilaire. Sa conversation était, comme sa parole publique, pleine d'un feu que les années n'ont pu éteindre. La fécondité de sa plume s'explique à la fois par la régularité et par la facilité de son travail. Levé tous les matins à cinq heures, il avait, pour chaque jour, sa tâche fixée d'avance et rien ne pouvait l'empêcher de la remplir. « Les gens peu laborieux », écrivait-il, « ne conçoivent pas cette régularité et cette rigueur inflexible : ce n'est qu'à ce prix, cependant, qu'on peut faire quelque chose. » Il écrivait aussi, à la fin des vacances de 1846 : « Je suis... plus maître de ma pensée que je ne l'ai jamais été. » Mais il a dû l'être toujours à un haut degré, grâce à la fermeté de

son esprit et aux inépuisables ressources de sa mémoire. Sa manière simple, large et claire ne trahit jamais l'embaras ni l'effort. J'ai eu sous les yeux quelques-unes de ses œuvres manuscrites, en prose et en vers : je n'ai guère vu de ratures que dans sa traduction de la *Métaphysique*.

Je ne puis entreprendre ici l'analyse détaillée de ses travaux : je voudrais seulement vous rappeler ceux qui ont tenu le plus de place dans sa vie et dégager de tous sa pensée sur les grandes questions qui n'ont cessé de le préoccuper.

Sa traduction d'Aristote, en trente volumes, est l'œuvre à la fois d'un érudit, d'un humaniste et d'un philosophe. Toutes les questions relatives à l'authenticité et à la composition de chaque ouvrage sont traitées avec soin, dans des dissertations spéciales. La traduction, généralement fidèle, est, avant tout, française et destinée, selon le procédé du XVII^e siècle, à reproduire le sens, plutôt que la forme grammaticale du texte. Enfin le traducteur, dans des préfaces étendues, résume et discute, sur chaque sujet, non seulement la doctrine d'Aristote, mais encore les plus célèbres de celles qui l'ont précédée et suivie, depuis les débuts de la philosophie grecque jusqu'à nos jours.

Peut-être en jugeant, et même en exposant les idées des Grecs, ne s'est-il pas toujours assez détaché des nôtres, qui en sont, en général, très différentes. La politique d'Aristote, quoique plus démocratique que celle de Platon, n'a presque rien de commun avec la Déclaration des droits de l'homme. Sa profonde psychologie risque de devenir inintelligible, si l'on part de la distinction cartésienne de la chose pensante et de la chose étendue. Il est

bien difficile d'être juste envers sa morale, si l'on commence par y chercher l'idée chrétienne et kantienne du devoir. Chose singulière, son traducteur, dans les comparaisons auxquelles il se complait, le met ordinairement au-dessous de Platon : c'est qu'il croit reconnaître chez ce dernier la plupart des idées qui lui sont chères. En morale, il place Kant immédiatement après Platon et n'accorde à Aristote que le troisième rang.

L'Orient l'a occupé presque autant que la Grèce. Il lisait les textes sanscrits, et il a traduit lui-même quelques-unes des plus belles prières des Védas. Ses études sur le Bouddhisme et sur l'Islamisme résument, sous une forme claire et intéressante, tous les résultats de la science de son temps. Mais son but, en écrivant sur le Bouddhisme, paraît avoir été surtout de le condamner au nom de la philosophie spiritualiste. Il admirait sincèrement la vie ascétique de celui que ses disciples appellent le Bouddha : mais il a poussé très loin la sévérité envers sa doctrine. Son idéalisme, son pessimisme, une religion d'où l'idée de Dieu lui semblait absente et, par-dessus tout, le *nirvāna*, dans lequel il voyait un anéantissement absolu, lui inspiraient une sorte d'horreur. Il était plus favorablement disposé à l'égard de l'Islamisme. La personne du Prophète lui était sympathique et il ne goûtait guère moins sa théologie, aussi simple qu'irréprochable. Il mettait le Christianisme hors de pair, à cause de la pureté de sa morale : mais, de toutes les autres religions, la meilleure de beaucoup lui paraissait être celle de Mahomet.

Il a travaillé vingt-deux ans, de 1846 à 1868, à sa traduction en vers de l'*Iliade*. Il l'a traduite vers pour vers,

sans rien ajouter au sens ni en rien retrancher, avec une fermeté de style et de versification que l'on n'a peut-être pas assez remarquée. Sans doute, une si rigoureuse exactitude excluait presque nécessairement l'aisance et la grâce : il le savait et il l'a dit lui-même mieux que personne. Voici comment il caractérisait, dans une sorte de lettre d'envoi, ses premiers essais en ce genre :

C'est le grec, mais, hélas! moins son charme touchant :
C'est, malgré mes efforts, la note moins le chant.

Ces deux vers donnent eux-mêmes une idée assez juste et, ce me semble, assez favorable de tous ceux qu'il a faits.

Sa philosophie a été, d'une manière générale, celle de M. Cousin : cependant il a exprimé sur plusieurs points des vues originales. En voici une qui mérite d'être signalée, sur ce qu'on pourrait appeler la vérité *a priori* du spiritualisme. « Comme l'esprit humain dans tous ses actes, quelle qu'en soit l'application, extérieure ou intérieure, s'affirme implicitement lui-même... il en résulte que la philosophie est nécessairement spiritualiste. Tous les systèmes sans exception ont cette base commune et inévitable ; mais les uns la reconnaissent ; les autres, tout en s'y appuyant instinctivement, ne savent pas que, sans elle, ils seraient impossibles. » Il est certain que le matérialiste, lorsqu'il nie la libre action de l'esprit, commence par la supposer : car, si cette négation était un résultat nécessaire des vibrations de son cerveau, elle ne serait qu'un fait comme un autre et il n'aurait pas le droit de nous l'imposer comme une vérité. Le spiritualisme est le postulat indispensable de toute philosophie.

Il avait aussi sa preuve particulière de l'immortalité, ou tout au moins de la survivance de l'âme. Il ne se plaignait pas de cette vie et ne demandait pas à être mieux traité dans une autre. Il pensait que le bonheur en ce monde dépend surtout de notre conduite et « manque bien rarement à qui sait le chercher là où il est ». Mais il voulait que la lumière se fit un jour dans notre conscience, toujours obscure ici-bas pour elle-même. « Indépendamment des lois extérieures, l'homme avait une loi tout intérieure à observer. Jusqu'à quel point y est-il resté fidèle? Lui-même, tout sincère qu'il peut être avec sa propre conscience, ne le sait pas. Le souvenir de la plupart de ses pensées et de ses intentions, même les plus vives, périt à chaque instant en lui. Il voudrait juger sa propre vie avec la plus stricte impartialité, qu'il ne le pourrait point. Il faut bien cependant quelqu'un qui la juge ; car autrement elle serait une énigme sans mot... » Le mot de l'énigme, ce sera la sentence infaillible qui nous révélera, au sortir de cette vie, notre véritable valeur morale.

Sa situation d'esprit à l'égard du Christianisme était une indépendance qui n'excluait, ni le respect, ni même la sympathie. L'idée qu'il s'en faisait était peut-être un peu étroite : il n'y voyait qu'une forme populaire de la doctrine morale et religieuse qu'il professait lui-même sous sa forme philosophique. Autorité d'un côté, libre examen de l'autre, là était, pour lui, toute la différence : mais cette différence suffisait pour créer, entre les deux formes de la même doctrine, une incompatibilité absolue. Aussi fut-il très surpris de voir M. Cousin, vers la fin de sa vie, solliciter pour ses ouvrages l'approbation de Rome. C'é-

tait, à ses yeux, cesser d'être philosophe que de se soumettre, même extérieurement, à l'autorité ecclésiastique. « Le mieux », pensait-il, « des deux parts, est de s'abstenir et de se tolérer mutuellement, puisque les principes sont absolument inconciliables. »

Mais, cette tolérance, nul ne l'a comprise et pratiquée plus largement que lui. Il avait horreur de tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à une persécution. Il était d'ailleurs persuadé que la philosophie est le privilège d'une élite et qu'une religion positive est nécessaire à l'immense majorité des hommes. Enfin cette religion, dans sa pensée, ne pouvait être pour notre pays que le Christianisme, et plus particulièrement, en vertu de notre histoire, le Catholicisme. Loin d'admettre que la vitalité du Christianisme fût épuisée, il lui prédisait « la domination du globe entier ». Il souhaitait pour la France un clergé instruit, mêlé au monde et agissant, par les relations de tous les jours, non seulement sur les mœurs, mais encore sur la politique. Il travailla même, pour sa part, à le lui procurer : un de ses actes, comme ministre des Affaires étrangères, fut de réorganiser, à Rome, l'établissement de Saint Louis des Français, afin d'en faire, écrivait-il, « une sorte d'École des Hautes Études ecclésiastiques ».

Sa foi politique avait son principe dans sa philosophie. Le droit des hommes à se gouverner eux-mêmes lui paraissait une sorte de corollaire du libre arbitre. Il lui semblait que les peuples devaient être, comme le sont les individus, placés sans intermédiaire en face de la loi morale. Je vous ai dit quelles espérances il fondait, dans son œuvre inédite de 1866, sur un rétablissement éventuel de la liberté.

C'était elle, croyait-il, et elle seule, que la France avait voulue en 1789 et qu'elle n'avait cessé, malgré des apparences contraires, de vouloir depuis. Tout ce qui laissait à désirer dans l'esprit public, dans les mœurs, dans la littérature, était un legs de l'ancien régime et devait disparaître avec les derniers restes de la servitude. Il n'était pas jusqu'au déclin physique de notre race, déjà sensible à cette époque, dont la moralité nationale, relevée par la liberté, ne pût avoir facilement raison.

Plusieurs de ses amis m'ont assuré qu'il y avait chez lui, dans les derniers temps de sa vie, un peu de désillusion et de découragement. J'en trouve un curieux témoignage dans quelques lignes, et surtout dans un mot d'une de ses lettres à M^{me} Janet Ross, petite-fille de M. John Austin, correspondant de cette Académie. Il lui écrivait, il y aura bientôt dix ans, la veille du cinquantième anniversaire de l'avènement de la reine Victoria : « Demain l'Angleterre va offrir le plus grand spectacle moral qu'aura vu le XIX^e siècle : un chef d'État aimé, honoré, respecté par une grande nation, après cinquante ans de relations constantes. Heureux les États où l'on peut se rendre ce témoignage, qui est profondément sincère de part et d'autre ! Hélas ! »

Il avait quatre-vingt-sept ans, lorsque parurent, en 1892, les tables de sa traduction d'Aristote. Il ne songea pas à se reposer, et il ne croyait pas que l'on pût en avoir le droit en ce monde. Il commença par acquitter ce qui lui paraissait de sa part une dette de reconnaissance : il publia, en trois volumes, la *Vie* et la *Correspondance* de M. Cousin. Nous

connaissions déjà le philosophe : il nous a fait connaître l'homme, son ardente et mobile nature, ses multiples et fécondes initiatives, ses relations et son influence, qui s'étendaient au monde entier. Il l'a montré tel qu'il l'avait vu pendant trente-trois ans, sans parti pris d'apologie, sans rien exagérer ni rien dissimuler; et, en disant sur lui la vérité complète, il a utilement servi sa mémoire. Sa dette personnelle acquittée, il lui restait un engagement à remplir. Il avait promis à M. Cousin, peu de temps avant sa mort, de donner à sa place une nouvelle édition de sa traduction de Platon : il s'agissait de la corriger sur quelques points et de rédiger, pour une dizaine de dialogues, les arguments qui manquaient. Il avait toujours aimé à se dire platonicien et nulle tâche ne lui avait encore autant souri que celle qu'il entreprit, en 1895, à quatre-vingt-dix ans. « C'est un ravissement, écrivait-il, de vivre avec Socrate et son disciple, surtout après l'austère Aristote. » Sa santé s'était remise d'une légère atteinte et le sentiment intime de la vie était redevenu en lui plus vif que jamais. Le samedi 23 novembre, il assistait à votre séance et causait ensuite longtemps avec l'un de vous de ses treize volumes de Platon, dont il espérait bien publier au moins une partie. Le dimanche 24, il travailla le matin comme à son ordinaire ; et le soir, à six heures, sans souffrance, sans malaise apparent, il s'éteignit tout à coup, en lisant son journal, qu'il venait de recevoir.

Il avait écrit à M. Cousin, en 1862, au sujet d'une mort toute semblable : « On ne peut disparaître plus doucement de ce monde. » Il lui écrivait quelques jours après, en présence d'un autre deuil : « Du moment qu'on croit à

la Providence, on peut se remettre avec sécurité et calme entre ses mains. Quant à moi, lorsqu'elle m'appellera, je la bénirai de tout mon cœur d'avoir bien voulu me donner la vie, de m'avoir fait assister à tant d'admirables spectacles, soit de la nature, soit de l'âme humaine, et de m'avoir accordé des amitiés comme la vôtre et celles de quelques-uns de nos meilleurs contemporains. »





